Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes [1].
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?

Elle avoit raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
Sur-tout au métier de Bellone :
Mais il faut le faire à propos.

[1] Vers d'un tour très hardi et très énergique.

Le récit a de la précision ; et l'éloge de Louis XIV que le poëte a trouvé moyen d'attacher à cet apologue est écrit en beaux vers ; mais l'affabulation est trop délayée, et revient d'une manière oiseuse sur les idées du prologue.

FABLE XI.

L'Aigle et la Pie.

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace [1] eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie :
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec [2] alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout [3]. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal, à travers champs [4], n'eût su

[1] Italianisme. *La pie* se dit en italien *la gazza*, littéralement *la gasse ;* la syncope de l'article avec la voyelle initiale est si commune qu'il seroit inutile d'en rapporter d'autres exemples.

[2] Caquet-bon-bec est un de ces noms heureux qui semblent se présenter d'eux-mêmes à l'imagination riante de La Fontaine, et qui pourroient faire dire de lui ce que la Genèse rapporte d'Adam : *Omne quod vocavit..... ipsum est nomen ejus.*

[3] Battologie pittoresque qui reproduit à l'oreille le babil confus de la pie.

[4] *Dicenda, tacenda locutus.*
HORAT., Epist. 7, lib. I.

Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place [1],
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, m'amie : adieu ; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandoit pas mieux [2].

Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux [3] :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

[1] Image frappante et qui met la pie sous les yeux. Remarquez aussi la succession monotone de ces rimes aigres et criardes, *Horace, agace, passe, place*, dont la consonnance est caractéristique pour exprimer le cri de la famille des *corax*, des *choucas*, etc.

[2] La Fontaine met ici son opinion à la place de celle de la pie, dont le caractère établi ne suppose pas tant de sagesse.

[3] Ce vers profondément philosophique, cette belle opposition de l'*honneur* et des *mortelles angoisses*,

Curia curarum mater nutrixque dolorum.
OVID.

ce mot trouvé de *rediseurs*, cette antithèse ingénieuse qui peint si bien les courtisans,

. . . . . Gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent,

devoient trouver grace devant Voltaire pour *l'habit de deux paroisses*, qui n'est pas en effet de bon goût. La fable est d'ailleurs fort jolie.

Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux,
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses.

REMARQUE.

L'auteur explique pourquoi l'aigle ne mangea pas la pie. « La « raison que donne l'aigle du besoin qu'elle a d'être désennuyée est « très plaisante, et l'exemple de Jupiter est choisi merveilleuse- « ment. »
CHAMFORT.

FABLE XII [1].

Le Roi, le Milan, et le Chasseur.

A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi [2] : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.

[1] « C'est à Pilpay que La Fontaine a cru devoir le sujet de cette « fable. Cependant je n'ai rien trouvé de semblable dans les di- « verses traductions ou imitations du philosophe indien..... »
ROBERT.

[2] C'est par-là que les rois sont semblables aux dieux.
Élégie pour Fouquet.

Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par-là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens [1] ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes [2] :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas [3].
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples [4].
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siécle de séjour doit ici vous suffire [5].

[1] Observation de pure lexicologie. On dit: *faire le bien*, et en ce sens ce mot ne s'est jamais *pluralisé* que dans La Fontaine.

[2] « C'est un malheur de notre poésie que, dès qu'on voit le mot « *hommes* à la fin d'un vers, on puisse être sûr de voir arriver à la « fin de l'autre vers, *où nous sommes*, ou bien, *tous tant que nous « sommes*. L'habileté de l'écrivain consiste à sauver cette misère de « la langue par le naturel et l'exactitude de la phrase où ces mots « sont employés. » CHAMFORT.

[3] Ce vers n'a guère d'autre mérite que d'exprimer avec précision une idée que sa justesse a rendue vulgaire ; mais il y en a peu qui se présentent plus souvent à la mémoire. Montaigne a dit : « Les « grands me donnent prou s'ils ne m'ôtent rien, et me font assez « bien quand ils ne me font pas de mal. »

[4] Il est fâcheux que La Fontaine ait promis tant de temples. Très bien pour les femmes.

[5] « Ce pronostic fut bien malheureusement démenti, puisque ce « jeune prince mourut en 1683, peu d'années après cette pièce. » CHAMFORT.

Hymen veut séjourner tout un siécle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins :
J'en prends ses charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses graces assaisonne [1] :
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur [2],

[1] Mauvaise inversion; et généralement ce préambule n'est pas fortement écrit. Il n'y a peut-être pas de plus mauvaise transition dans notre poésie que celle-ci :

Je me tais donc et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Elle rappelle à Chamfort une boutade assez plaisante qui est de Scarron, ou qui doit en être : *Des aventures de ce jeune prince à l'histoire de ma vieille gouvernante il n'y a pas loin, car nous y voilà.*

[2] Cela n'avoit pas besoin d'être dit.

Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté. —
Quoi! sur le nez du roi? — Du roi même en personne. —
Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne [1]? —
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre, et le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.

[1] Naïveté hardie et pleine de sel à laquelle les vers suivants n'ajoutent rien.

Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent de tels faits par eux si mal suivis :
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modèle.
Et le veneur l'échappa belle ;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître :
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois; étoit-ce un si grand mal [1]?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
Le roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie [2]?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore [3],

[1] Trait naturel et touchant qui rappelle La Fontaine, d'ailleurs méconnoissable dans ces narrations sans intérêt et sans couleur.

[2] Il n'est guère question du siége de Troie sur les bords du Gange; mais Pythagore, qui avoit été Euphorbe, en a peut-être parlé à ce peuple dans ses voyages.

[3] C'est une erreur. Pythagore n'est point le législateur des bords

Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles [1],
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;
C'est le *non plus ultrà* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon des présents
Il croyoit sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,

du Gange, où il est tout-à-fait inconnu; mais on croit que c'est des bords du Gange qu'il a apporté son système aux Grecs, comme La Fontaine le dit très bien ailleurs :

Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Fab. 7, liv. IX.

[1] Les éditeurs qui ont mis *volatiles* pour *volatilles* se sont mépris. Ce dernier mot est un substantif ancien d'un usage assez rare, et l'autre un adjectif qui ne rimeroit pas.

Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire :
Lui de crier; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer; mais je tiendrois un roi
Bien malheureux s'il n'osoit rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi :
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents [1].

[1] L'affabulation de cette longue histoire ne valoit pas la peine d'être tirée de si loin.

VARIANTE.

Ce que fit un oiseau de proie

La leçon de M. Didot sur cette fable est conforme aux éditions mêmes données par La Fontaine, ou d'après ses manuscrits. Cependant les recueils du temps et quelques éditions anciennes l'allongent de dix-neuf vers, après celui qui est cité en tête de ce paragraphe. Comme ils sont dignes de l'attention du lecteur, au moins pour le trait délicat qui les termine, j'ai cru devoir les rétablir ici :

Je change un peu la chose. Un peu? J'y change tout.
La critique en cela va me pousser à bout,